

Karl Friedrich Stroheker, *Germanentum und Spätantike*. Artemis Verlag Zürich-Stuttgart 1966. 335 pages, 8 planches.

La collection 'Die Bibliothek der alten Welt', fondée par Karl Hoenn, publie, en le dédiant à A. Alföldi pour son soixante-dixième anniversaire, un ouvrage de grande valeur qui regroupe commodément dix articles de K. F. Stroheker. Ces mémoires, portant tous sur des sujets connexes, avaient paru en divers périodiques et recueils de 1939 à 1964.

Trois thèmes principaux, d'ailleurs étroitement unis les uns aux autres, font ici l'objet des recherches de l'auteur. En premier lieu, il s'attache à étudier de près le rôle qu'ont joué au IV^e siècle les Germains entrés individuellement ou collectivement au service du monde romain. En second lieu, dans la ligne de son ouvrage bien connu 'Der senatorische Adel im spätantiken Gallien' (Tübingen 1948), il examine l'influence qu'a eu dans l'Empire et sur le plan local l'aristocratie sénatoriale originaire de telle ou telle région d'Occident, par exemple de Gaule méridionale ou de la péninsule ibérique, au IV^e et au Ve siècle, puis dans les royaumes germaniques qui ont succédé à l'Empire dans ces régions. Enfin, comme

il l'avait déjà fait dans son livre sur 'Eurich, König der Westgoten' (Stuttgart 1937), il suit l'évolution des monarchies barbares pour y déceler la survivance des influences romaines jusqu'au moment de leur disparition. C'est donc le contact entre l'Empire romain et le monde germanique ou bien entre les royaumes barbares et les influences romaines qui retient sans relâche son attention; aussi ce nouvel ouvrage constitue-t-il, pris dans son ensemble, une contribution essentielle au problème souvent débattu de la transition entre l'Antiquité et le Moyen-Age.

Le premier article (paru dans *Historia* 4, 1955) est consacré aux généraux d'origine franque sous Gratien et Théodose. Les carrières de Merobaudes, Richomer, Bauto et Arbogast, succédant à celles de Silvanus sous Constance II et Nevitta sous Julien, montrent suffisamment la continuité de leur rôle et l'importance des missions dont il se sont acquittés, jusqu'au consulat ordinaire pour la plupart. Le fait que Richomer soit passé en Orient, au service de Théodose, après avoir assisté Valentinien Ier en Occident, est spécialement révélateur. Enfin, ces militaires francs étaient païens en règle ordinaire et vivaient en bonnes relations avec l'aristocratie sénatoriale de Rome, comme le révèle notamment la correspondance de Symmaque. Leur influence sous Gratien, Valentinien II et Théodose apparaît ainsi comme un aspect de la réaction païenne à cette époque et prépare la collusion qui s'est affirmée au grand jour sous le nom de l'usurpateur Eugène, en 393-394, entre Arbogast et la noblesse païenne de Rome, alors dirigée par Nicomache Flavien.

Le second mémoire (publié dans la 'Festschrift H. Hommel' 1961) regroupe nos connaissances sur les Alamans entrés au service de l'Empire depuis la crise du IIIe siècle. Les informations nous sont fournies d'abord, de façon sèche, par la *Notitia Dignitatum*, qui mentionne des Alamans à la fois parmi les *limitanei* (cohortes et ailes en Orient: Égypte, Phœnicie, Syrie Coelée), parmi les tribunitaires installés dans la plaine du Pô et, en formations d'élite, parmi les *auxilia palatina* d'Italie du Nord et d'Orient. Le traité conclu en 354 entre Constance II et le prince germain Vadomar, chef des *Brisigaves*, semble avoir eu un rôle important dans la mise en place définitive de ce dispositif. Le récit que nous transmet Ammien Marcellin nous montre en détail l'action menée par les généraux et princes alamans au service des Romains de 351 à 373, notamment Latinus, Agilo et Scudilo, Vadomar enfin avec son frère Gundomad et son fils Vithikab. Agilo, marié à la fille du sénateur de Constantinople Araxius, avait vraiment trouvé dans l'Empire une seconde patrie. Vadomar, contrairement à son frère, est toujours demeuré fidèle à Rome après son ralliement de 354 et l'épisode de 357, dans lequel il fut entraîné avec son peuple contre ses vœux; il sert Constance en Occident, fut exilé en Espagne sous Julien et combatit en Orient sous Valens, mais ne put, en conséquence, qu'accueillir avec résignation la mort de son fils, assassiné en 368 sur l'ordre de Valentinien Ier. Son destin illustre ainsi assez bien la situation tragique de ces chefs germaines qui collaboraient avec l'Empire.

On passe au second thème avec le troisième article (*Madrider Mitteilungen* 4, 1964) sur les sénateurs espagnols du Bas-Empire et de l'époque wisigothique. Cette étude, fondée sur la prosopographie, met en lumière le fait que, jusqu'au début du Ve siècle, la noblesse sénatoriale espagnole fait partie de l'aristocratie d'Empire, exerçant les fonctions administratives du *cursum honorum* clarissime à la fois dans les Espagnes et en dehors de la péninsule ibérique; sur ce point, on observe la même évolution que pour la noblesse gauloise du IVe siècle, même si cette dernière est mieux attestée par les sources que l'aristocratie ibérique. L'apogée de cette élite clarissime espagnole se place sous le règne du Galicien Théodose Ier, qui a attiré à sa suite à la cour de Constantinople et dans les hautes fonctions administratives de l'Orient des membres de sa famille et plusieurs de ses compatriotes. Dans tous ces domaines, la minutieuse enquête de K. F. Stroheker est complémentaire de celle que j'ai présentée au récent colloque de Madrid et qui est publiée dans le recueil 'Les empereurs romains d'Espagne' (Paris 1965). Après 410 et jusqu'au VIe siècle au moins, il subsiste des familles sénatoriales dans l'Espagne romaine et bientôt wisigothique; elles conservent certes un grand prestige social et de vastes propriétés, mais elles n'ont jamais pu jouer un rôle politique comparable, par exemple, à celui qui tient au Ve siècle les sénateurs gaulois du Sud de la Loire.

Le mémoire suivant (*Palaeologia* 7, 1959) retrace l'histoire de la décadence politique en Occident romain de 455 à 476. L'évolution aboutit certes, après l'effort du Suève Ricimer, à la disparition de l'Empire en Occident par décision du Skire Odoacre. L'Empire subsiste alors, en fait, uniquement en Orient, les États germaniques le remplaçant désormais partout en Occident. Une telle situation, préparée de longue date, s'explique tout ensemble par le particularisme de chaque région d'Occident, se détachant progressivement du pouvoir central, et par le désir toujours plus fort des peuples germaniques installés dans l'Empire de fonder des États réellement indépendants. Mais elle ne marque pas pour autant la fin de l'Empire romain dans les consciences: l'empereur d'Orient considère seulement Odoacre, sur le plan juridique, comme administrateur de l'Empire en Italie, et la reconquête de Justinien suffit à révéler la continuité dans les faits; au surplus, les royaumes barbares d'Occident continuent alors de vivre selon les conceptions et les cadres de l'économie méditerranéenne et de la civilisation du Bas-Empire: ce ne sont pas encore des États médiévaux au sens plein du terme.

C'est en vue de préciser cette dernière idée qu'est rédigé le cinquième article (*Saeculum* 12, 1961) sur

la position historique des États fondés par les Germains de l'Est – Wisigoths, Vandales, Burgondes, Ostrogoths – tous centrés sur les côtes de la Méditerranée Occidentale ou attirés par elles, tandis que le royaume franc s'était organisé en dehors du cadre méditerranéen. Leur chute a été causée par l'effort conjoint de Justinien d'un côté pour les Vandales et les Ostrogoths, de Clovis et de ses fils de l'autre pour les Wisigoths d'Aquitaine et les Burgondes; jusque là, le Bas-Empire a survécu en Méditerranée Occidentale. Les Francs, qui ont pris la place des 'Germains de l'Est' en Gaule du Sud et en Provence et ont pénétré en Italie du Nord, étaient beaucoup moins imprégnés qu'eux de la civilisation 'tardo-antique' et vivaient dans une atmosphère de transition vers la civilisation du Haut-Moyen-Age. En tenant compte du temps qu'il a fallu pour que s'imposent les nouveaux modes de vie, on peut dire que le Bas-Empire cesse dans le bassin occidental de la Méditerranée à la fin du VI^e siècle, moment qui marque un jalon important même dans le royaume wisigothique d'Espagne, seul survivant des États 'est-germaniques', mais où certains éléments de la tradition antique se sont maintenus plus longtemps qu'ailleurs, jusqu'à la chute même de cette monarchie sous les coups des Arabes au VIII^e siècle.

La position propre de l'État wisigothique est éclairée par la brillante monographie consacrée au roi Léovigild, qui régna de 568 à 586 (*Die Welt als Geschichte* 5, 1939). Ce souverain reconquit presque toute la partie de l'Espagne où les Byzantins s'étaient installés depuis Justinien, y ajouta les domaines suève et basque et se défendit vaillamment contre les Francs et les Byzantins. A l'intérieur, il organisa un État fort, fondé sur un pouvoir royal héréditaire et sur l'union entre Goths et Hispano-Romains; une certaine influence byzantine s'est fait sentir dans cette nouvelle conception de l'État. L'unité hispano-wisigothique a été ensuite renforcée quand son fils Reccared, abandonnant l'effort paternel pour ériger l'Église arienne wisigothique en Église d'État, s'est converti au catholicisme et a fait alliance avec l'épiscopat catholique espagnol. C'était la fusion spirituelle des Goths et des Hispano-Romains, en fait la romanisation des Goths; l'État wisigothique put ainsi accomplir sa mission de 'gardien et conservateur de la tradition du paganisme romain et du Bas-Empire chrétien'; mais cela n'a été possible qu'en raison de l'action antérieure de Léovigild. Toutefois, l'affaiblissement est vite venu, après l'extinction de la dynastie de Léovigild en 603; et la reconnaissance du droit d'élection du roi par la noblesse et le clergé, consacrée par le quatrième concile de Tolède en 633, souligne la tendance nouvelle qui conduit la dernière monarchie 'est-germanique' à sa chute.

Le septième article (*Klio* 34, 1942) nous transporte en Gaule mérovingienne et cherche à définir ce que sont les personnages du VI^e siècle que Grégoire de Tours y appelle 'senateurs'. L'auteur démontre sans peine que ces senateurs sont les descendants des aristocrates gaulois du Ve siècle. Trois exemples sont probants à eux seuls: ceux de Grégoire de Tours lui-même, dont le grand-père maternel était l'évêque Grégoire de Langres, auparavant comes du roi burgonde à Autun – de l'un de ses prédécesseurs, Ommatius, évêque de Tours en 522–528, fils de l'évêque de Limoges Ruricius, petit-fils du clarissime Ommatius – d'Arcadius enfin, petit-fils de Sidoine Apollinaire et fils d'Arcadius, tous deux évêques de Clermont. Il est remarquable que Grégoire de Tours n'applique jamais le mot *senator* à des Francs, mais toujours à des aristocrates gallo-romains du Sud de la Loire. L'Auvergne apparaît au centre de cette noblesse; les trois familles étudiées sont en effet arvernes. Cette continuité de l'aristocratie sénatoriale s'observe dans nos sources jusqu'à la fin du VI^e siècle, non seulement dans l'œuvre de Grégoire de Tours, mais aussi dans les poèmes de Venantius Fortunatus, dans la Chronique de Marius d'Avenches et dans la Vie de l'évêque d'Arles saint Césaire. Par contre, les auteurs postérieurs à la fin du VI^e siècle, comme la Chronique du Pseudo-Frédégair et diverses Vies de saints, ne connaissent plus cette situation et désignent par le mot *senator* n'importe quel personnage riche et puissant, à l'occasion parmi les Francs. Cette analyse de grande portée permet à K. F. Stroheker d'affirmer que la tradition du Bas-Empire s'est conservée sur le plan social jusqu'à l'époque de Grégoire de Tours, qui en est pour nous le dernier représentant. La noblesse sénatoriale gallo-romaine, jusque là enfermée dans son exclusivisme, s'est alors ouverte à l'élément germanique et s'est transformée au VII^e siècle en une aristocratie romano-franque dominant socialement l'État mérovingien renoué.

L'article suivant (paru dans cette revue en 1963) revient à l'Espagne wisigothique pour étudier plus spécialement ses relations avec Byzance. Les rapports directs établis par Justinien ont duré en Espagne même plus de soixante-dix ans. L'examen des conséquences intérieures pour l'État wisigothique fait souvent double emploi avec l'article précédent consacré à Léovigild. L'auteur souligne en effet d'abord que la nouvelle 'structure' de l'État, instaurée par Léovigild et Reccared, se présente comme une réaction immédiate à l'attaque de Byzance et est inspirée par des conceptions issues du Bas-Empire. L'aristocratie gothique a ensuite repris le dessus au VII^e siècle, entraînant l'effrètement du pouvoir royal, avant que la conquête arabe et la Reconquista permettent de construire plus tard un nouvel État, fondé cette fois sur des assises féodales.

Le neuvième mémoire (*Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte* 32, 1958) expose deux recherches touchant au poème épique des Nibelungen. La première s'attache au problème si débattu de la résidence du roi burgonde Gunther (*Gundahar*) entre 413 et 436. K. F. Stroheker critique avec âpreté les divers arguments proposés depuis 1923 pour fixer cet établissement dans la région

du Bas-Rhin (Germanie seconde), en un site appelé Mundiacum. Le fragment 17 d'Olympiodore, allégué d'abord par J. R. Dieterich, indique seulement la localité de Germanie IIe où les Burgondes se sont mêlés avec d'autres fédérés, notamment l'Alain Goar, en 411, pour soutenir l'usurpateur Jovinus dans sa marche vers la Gaule Méridionale, et c'est seulement au début de 413, par un traité conclu avec le maître de la milice Constance, que les Burgondes ont été établis dans une 'partie de la Gaule proche du Rhin' qui n'est pas forcément la région de Mundiacum. L'argument de E. Stein, fondé sur la *Notitia Dignitatum*, n'est, de même, dirimant en aucune façon puisque les chapitres concernant les Germanies dans ce document peuvent se rapporter à un état antérieur à 406. F. Altheim a noté de son côté qu'en une lettre de Sidoine Apollinaire, écrite en 456, les Burgondes sont mentionnés avec d'autres peuples germaniques, tous cantonnés selon lui en Germanie IIe: en fait, qui nous dit que certains d'entre eux n'étaient pas en Germanie Ie? Ristent les hypothèses toponymiques de H. Grégoire sur la région de Nivelles en Limbourg (d'où viendrait le nom des Nibelungen), dans la cité de Tongres (qui serait le Tronege de Hagen), avec les localités de Montzen (qui serait Mundiacum) et de Waremme (Worms), hypothèses tenues pour fantaisistes. Ainsi, K. F. Stroheker n'est pas loin de penser qu'il convient de revenir à l'identification traditionnelle de Worms, en Germanie Ie, proposée par le poème lui-même et attestée dès le Xe siècle. Il a certes reposé le problème en termes nets et bien montré la fragilité de quelques arguments étayant la thèse de Dieterich et de ses successeurs, mais il se débarrasse peut-être un peu vite de certaines des inductions de H. Grégoire et l'on doit reconnaître, me semble-t-il, que la question n'est pas encore tranchée définitivement.

Si une telle recherche tend à ramener en Allemagne, aux dépens de la Belgique, la résidence de Gunther, la contribution suivante vise à placer néanmoins la genèse du poème, en ses différentes phases, hors d'Allemagne, dans une région de la France actuelle, à savoir la Bourgogne. Après 436, les Burgondes ont été établis en Sapaudia (Savoie, Bresse et Jura du Sud), puis ont étendu leur domination vers 480 jusqu'au voisinage de la Méditerranée au Sud, jusqu'à la trouée de Belfort au Nord. La plaine de la Saône est passée des Burgondes aux Francs en 532-534, et a ensuite été souvent partagée entre les différents souverains mérovingiens après 561. Les colonisations burgonde, franque, bavaroise qui s'y sont juxtaposées et superposées correspondent aux diverses 'strates' qu'on croit reconnaître avec A. Heusler dans le poème des *Nibelungen*. Chaque légende a pu se transmettre oralement sous forme épique en Bourgogne même avant la fixation écrite plus tardive: 'chant des Burgondes' dès la fin du Ve siècle, poème Siegfried-Brünhild au VIIe, puis 'chant hongrois de Krimhild', ce dernier dénotant une tradition bavaroise. Les résonances antiques que l'on veut découvrir dans les *Nibelungen* s'expliquent aussi fort bien dans une Bourgogne mérovingienne où se sont maintenus longtemps des éléments nombreux de la civilisation du Bas-Empire romain.

Le dernier mémoire (*Saeculum 1*, 1950), sur la limite entre Antiquité et Moyen-Age occidental, sert tout naturellement de conclusion à l'ensemble du livre. Reprenant les résultats des articles précédents, il affirme le maintien de l'Antiquité dans les régions vivant dans l'orbite méditerranéenne jusqu'à la fin du VIe siècle, avec prolongement jusqu'au début du VIIIe pour la seule Espagne wisigothique. Les régions du Nord de la Loire et du Rhin se sont éloignées des traditions 'tardo-antiques' plus tôt, dès le Ve siècle. K. F. Stroheker adopte ainsi une position originale, à mi-chemin entre les thèses de H. Aubin et de H. Pirenne. La rupture n'est marquée ni par les invasions germaniques du Ve siècle, ni par la conquête arabe, mais, peu de temps après la mort de Justinien, par l'apparition des Lombards en Italie du Nord, l'avance des Slaves vers l'Adriatique et l'attaque des Avars sur le Danube.

Il n'est pas superflu d'insister sur l'immense utilité d'un ouvrage de cette nature, regroupant les articles d'un maître, 'Kleine Schriften' dispersés forcément dans des périodiques ou recueils variés qui atteignent parfois difficilement le lecteur étranger. Le service rendu à la science est d'autant plus grand quand ces travaux, comme c'est le cas ici, gravitent autour d'un même sujet et sont unis entre eux par des préoccupations similaires. L'ouvrage du professeur de Tübingen constitue en fin de compte une synthèse fort bienvenue sur la basse Antiquité et l'évolution des royaumes barbares. La minutie des analyses, fondées sur toutes les sources disponibles, la prudence et l'originalité des conceptions et des jugements sont les marques propres d'un savant dont la compétence hors de pair est au reste établie depuis longtemps. Il convient enfin de remercier l'éditeur pour la compréhension dont il a fait preuve en acceptant de publier un tel ouvrage et pour la présentation impeccable qu'il a su lui donner.